

# L'homme de la Lune



**Otis Adelbert Kline**

**Gloubik Éditions  
2021**

Ce document contient la traduction de *The man from the Moon* écrite par Otis Adelbert Kline. Elle a été réalisée à partir du texte publié dans *Avon Fantasy Reader* N°9 - 1949.

Si vous découvrez des coquilles, merci de me les signaler.

Ce document vous est offert et ne peut pas faire l'objet d'une transaction en l'état.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

<sup>1</sup>Les célèbres romans "Princesse de Mars" d'Edgar Rice Burroughs ont acquis une réputation mondiale auprès des lecteurs de récits d'aventure et ont inspiré de nombreux auteurs à faire de même. À notre avis, l'un des exemples les plus réussis est la série de romans "Planet of Peril" de feu Otis Adelbert Kline. Il y avait six ou sept titres dans cette série, se déroulant sur nos voisins célestes, Vénus, Luna et Mars. En réponse aux demandes des lecteurs, nous rééditons aujourd'hui pour la première fois cette nouvelle de Kline qui peut être considérée comme la clé de voûte de ces romans - l'histoire cosmique de la guerre interplanétaire qui a détruit trois mondes et préparé le terrain pour les aventures qui allaient enthousiasmer le public des magazines et des livres de Kline.

1 Ce petit texte, placé en entête de la nouvelle, fournit quelques informations intéressantes sur son statut dans l'œuvre de l'auteur.

Nous nous tenions sur le bord est de Crater Mound<sup>2</sup> - mon ami le professeur Thompson, le célèbre sélénographe, et moi. Les ombres sombres s'allongeaient et s'intensifiaient dans le grand et profond bassin devant nous, tandis que le Soleil, la face rougie par les efforts de la journée, s'enfonçait lentement au-delà du bord occidental.

Derrière nous, Alamo Edwards, le cowboy qui nous avait amenés du Canyon Diabolo deux semaines auparavant, partageait son temps entre le chariot et notre fourneau extérieur pour préparer notre repas du soir, tandis que nos chevaux boiteux erraient dans les environs, à la recherche de touffes de végétation comestible.

— Comment avance l'histoire, Jim ? demanda le professeur, en faisant référence à

2 Ancienne dénomination du Meteor Crater, Arizona.

un roman à moitié terminé que j'avais apporté avec moi pour m'occuper, pendant que mon ami bricolait parmi les pierres et les gravats des environs.

— Je suis dans une impasse... commençai-je.

— Moi aussi, me répondit mon ami, dépité, mais des deux, la mienne est de loin la pire, car la tienne est une situation imaginaire, alors que la mienne est réelle. Tu finiras par résoudre ton problème en faisant appel à ton imagination, qui n'a pas de limites fixes. Je ne peux résoudre le mien qu'en utilisant ma raison, qui se limite à des déductions à partir de faits. Si je ne trouve pas de faits suffisants pour prouver ou réfuter ma théorie, qu'est-ce que j'ai ? Une hypothèse, qui vacille ridiculement sur une jambe chétive, incapable de se tenir debout parmi les vérités scientifiques établies ou de se dis-

soudre parmi les idées erronées du passé.

— Quelle jambe unique, si faible soit-elle, soutient votre théorie selon laquelle les cratères de la Lune ont été causés par des météorites ? Ai-je demandé.

— Vous êtes debout sur elle, répondit le professeur.

Puis, me voyant regarder autour de lui avec perplexité, il ajouta :

— Crater Mound est la seule formation terrestre connue dont la forme ressemble exactement à celle des grandes montagnes annulaires de la Lune. Si Crater Mound a été causé par l'impact d'une gigantesque météorite avec la Terre, il y a une forte probabilité que les nombreux cratères annulaires de la Lune aient été créés de la même manière.

— Mais est-ce le cas ? J'ai demandé.

— C'est une chose que je ne peux ni prouver ni réfuter, a-t-il répondu. Les indices que j'ai découverts jusqu'à présent me portent à croire que de nombreux fragments météoriques relativement petits sont tombés ici. Mais ils n'auraient pas pu tomber seuls, ou par deux ou trois, pour former cette structure de trois quarts de mile de diamètre et de plus de quatre cents pieds sous le niveau de la terre environnante, sans parler de l'anneau sur lequel nous nous trouvons maintenant à une hauteur moyenne de cent cinquante pieds au-dessus de la plaine.

— Alors comment ont-ils pu tomber ?

— Si elles sont à l'origine de cette grande cuvette de terre, elles ont dû frapper cette plaine en un immense amas d'au moins un tiers de mille de diamètre, probablement plus.

— Dans ce cas, qu'est devenu l'amas ?

— Une partie est probablement enfouie sous le sol. Une partie, exposée à l'air, aurait été brûlée en une fine cendre, ayant généré une chaleur terrible dans son passage à travers l'atmosphère et ayant encore, avant de refroidir, l'occasion de s'unir à l'oxygène. Il devrait, cependant, y avoir un résidu intermédiaire que je n'ai pas pu trouver.

— Peut-être a-t-il été emporté par des Américains préhistoriques pour les métaux qu'il contenait, ai-je faiblement osé suggérer.

— Aussi improbable que cette affirmation puisse paraître, dit le professeur, il y a un petit nombre de preuves en sa faveur, car j'ai trouvé un certain nombre de fragments météoriques à des kilomètres du bord du cratère. Parbleu ! Il semble que nous ayons un visiteur !



Il plaqua ses puissantes jumelles sur ses yeux et, regardant dans la direction qu'elles indiquaient, je vis une grande silhouette courbée, apparemment vêtue d'une robe ou d'une casaque, appuyée sur un long bâton et portant un faisceau de perches sous un bras, descendre lentement la pente qui nous faisait face.

— Il semble que ce soit un Chinois, dit-il en me passant les Lunettes. Quelle est votre opinion ?

×××

J'ai regardé et j'ai vu un visage indéniablement mongol, avec des yeux bridés, des pommettes saillantes et une longue et fine moustache, dont les extrémités tombaient au moins quatre pouces sous le menton. Les vêtements volumineux, bien qu'en lambeaux, étaient incontestablement chinois,

tout comme la casquette avec un bouton au centre, qui surmontait la large tête.

— Un Chinois ou un excellent maquilleur, ai-je répondu. Je me demande ce qu'il fait ici dans son costume d'origine.

Nos spéculations ont été interrompues par l'appel claironnant d'Alamo depuis le camp derrière nous :

— Venez le chercher, ou je le donne aux coyotes.

— Descendez et mangez, a dit le professeur. Je n'ai pas faim, de toute façon, et je veux rester ici pour observer ce curieux nouveau venu. Apportez-moi un sandwich au bacon et aux œufs et une thermos de café quand tu auras fini.

Connaissant les dispositions de mon ami - une fois qu'il avait pris sa décision, une

flotte de tracteurs ne pouvait le faire dévier de son but – je n’ai pas discuté avec lui, mais je suis descendu au camp.

Pendant qu’Alamo râlait à propos des gars qui étaient trop intéressés par les pierres pour venir chercher leur bouffe pendant que c’était chaud, je finissais mon repas du soir. Puis, prenant mes jumelles, j’ai porté son casse-croûte léger au professeur, comme demandé.

Les dernières lueurs roses du Soleil s’estompaient à l’ouest, et la Lune se levait lorsque j’atteignis le sommet de la crête.

— Asseyez-vous ici à côté de moi, a chuchoté le professeur. Notre visiteur semble se préparer à une sorte de cérémonie religieuse, et je n’aime pas le déranger.

Pendant que mon ami grignotait son sandwich et sirotait son café, j’ai utilisé mes

jumelles pour observer le Chinois. Il avait érigé quatre poteaux en soutenant quatre autres qui formaient un carré au-dessus d'un rocher bas au sommet plat près du centre du cratère. De nombreux petits objets, apparemment très légers, étaient suspendus aux poteaux horizontaux par des cordes, car ils bougeaient comme des feuilles dans la brise. Une bougie allumée se trouvait au centre du rocher plat, qui était entouré d'un cercle de fines baguettes enfoncées dans le sol. L'Oriental était à genoux devant la pierre, immobile comme la pierre elle-même, le visage tourné dans notre direction.

— Il semble garder les yeux sur nous, ai-je dit.

— Je pense qu'il attend que la Lune se lève au-dessus du bord du cratère, répondit le professeur, appliquant une fois de plus ses yeux sur ses propres jumelles.

Mon ami avait raison, car dès que le premier rayon de Lune pénétra dans le cratère, la silhouette agenouillée se mit en action.

Se lançant dans un chant, tout à fait audible, bien qu'inintelligible pour moi, le Céleste appliqua la flamme de la bougie à chacun des fins bâtons qu'il avait plantés autour de la pierre, et tous devinrent bientôt incandescents comme des vauriens en feu. Puis il s'est avancé sous l'un des objets suspendus à un poteau horizontal, a fait un bref discours en direction de la Lune, et l'a allumé avec la bougie. Elle s'est consumée en quelques secondes, projetant une étrange lumière jaune sur la scène. Se plaçant sous l'objet suspendu suivant, il prononça un autre discours et l'alluma également. Celui-ci brûla d'une flamme bleue. Il continua ainsi pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que

tous les objets suspendus aient été consumés - chacun avec une flamme de couleur différente. Puis il éteignit la bougie et s'agenouilla de nouveau devant la pierre, reprenant son chant et se prosternant de temps en temps, son front touchant la pierre. La brise, qui soufflait dans notre direction, était chargée d'une odeur douce et lourde de bois de santal et de musc brûlés.

Une demi-heure s'était écoulée sans que la cérémonie ne changea. Puis les bâtons d'encens s'éteignirent, l'un après l'autre. Lorsque le dernier se fut éteint, l'homme agenouillé fit une dernière révérence, puis se leva, descendit son cadre de bâtons, les cala sous son bras et, s'appuyant lourdement sur son long bâton, partit vers l'ouest.

— Le spectacle est terminé, ai-je dit.  
On retourne au camp ?

— Pas vraiment, répondit mon ami. Je vais le suivre. Par ce clair de Lune, cela devrait être facile. Parbleu ! Qu'est-ce qu'il est devenu ? Il vient de disparaître sous mes yeux !

— Il est peut-être tombé dans un fossé, ai-je hasardé.

— Un fossé, imbécile !, me dit le professeur. J'ai exploré chaque mètre carré de ce cratère et je sais qu'il n'y a aucune dépression d'aucune sorte là où il marchait.

— La magie de l'Est, me suis-je risqué à dire. Maintenant vous le voyez, maintenant vous ne le voyez plus.

— Merde ! Restez ici et surveillez le versant ouest avec vos jumelles. Je descends enquêter.

Je regardai, tandis que le professeur

traversait en toute hâte le cratère et fouillait frénétiquement les environs de l'endroit où il avait déclaré que le Céleste avait disparu. Après une chasse de vingt minutes, il a abandonné et est revenu.

— C'est étrange, haletait-il en s'approchant de moi. Vraiment bizarre. Je n'ai pas pu trouver la moindre trace de ce type - pas même les extrémités brûlées de ses bâtons d'encens. Il a dû tout emporter avec lui.

Nous sommes retournés au camp, nous nous sommes accroupis près du feu et avons allumé nos pipes.

Alamo avait empilé la vaisselle, remettant à plus tard la seule tâche du camp qu'il détestait - la laver - et faisait le piquet pour les chevaux. Soudain, nous l'avons entendu chanter :

— Eh bien, regardez qui est là ! Bon-



jour, Charlie. Tu veux venir avec nous, tu veux bien, tu veux tout de même manger beaucoup de nourriture ?

Levant les yeux avec surprise, j'ai vu le grand Oriental en haillons qui avait disparu si mystérieusement quelques instants auparavant, venir vers nous. Il était toujours appuyé sur son long bâton, mais sans les perches qu'il portait auparavant.

×××

Le professeur et moi avons tous deux sauté sur nos pieds sur place près du feu.

Le Chinois s'est arrêté et a regardé Alamo avec une perplexité évidente.

— Je vous demande mille pardons, dit-il dans un excellent anglais, mais votre discours est tout à fait inintelligible pour moi.

— Eh bien, que je sois damné ! Alamo a

incliné son large Stetson sur le côté et s'est gratté la tête avec étonnement.

À ce moment-là, mon ami excité avait rejoint notre visiteur céleste et se tenait à son côté.

— Il vous invitait seulement à souper avec nous, dans le patois de l'Ouest, expliqua le professeur.

Le Chinois s'est incliné gravement devant Alamo.

— Votre magnifique hospitalité est dûment appréciée, dit-il, mais je vous prie de m'excuser, car je n'ai pas le droit de prendre de la nourriture en présence du puissant Magong.

En prononçant ce dernier mot, il a tendu sa main gauche vers la Lune, puis s'est touché le front en guise de salut. Il y avait

quelque chose de majestueux dans son attitude qui faisait oublier les haillons en lambeaux dont il était vêtu.

— Nous acceptons votre excuse sans poser de question, dit rapidement le professeur. Permettez-moi de vous accueillir dans notre cercle de feu de camp.

Notre invité s'inclina bas, entra dans le cercle de feu et, posant son bâton sur le sol, s'accroupit devant le feu. Puis il sortit d'une de ses grandes manches une pipe à longue tige avec un petit fourneau en laiton, et le professeur et moi avons tous deux proposé nos sachets de tabac.

— Je vais utiliser le mien, avec votre indulgence, dit notre visiteur en remplissant sa pipe d'une petite boîte laquée qu'il portait. Avant de refermer la boîte, il jeta une pincée de tabac dans le feu, leva la main gauche

vers la Lune et marmonna quelques mots inintelligibles pour moi. Puis, après s'être touché le front, il alluma sa pipe avec l'extrémité incandescente d'un bâton provenant du feu.

Après avoir fumé dans un silence méditatif pendant quelques minutes, il a dit :

— Comme j'ai des dévotions d'action de grâce à accomplir, mon temps est limité. Je vais donc, aussi brièvement que possible, vous expliquer la raison de ma visite, et vous transmettre la communication du grand, dont je suis l'humble messager.

» Il y a vingt ans, j'étais prêtre bouddhiste à T'ainfu. On attendait de chaque membre de notre ordre qu'il fasse au moins une fois dans sa vie un pèlerinage dans un certain monastère du Tibet, pour y accomplir des rites mystiques dans un sanctuaire se-

cret, où était conservée une pierre sacrée d'une immémoriale ancienneté. Je fis le pèlerinage, m'attendant pleinement à retourner à T'ainfu, comme l'avaient fait mes frères prêtres, et à y reprendre les devoirs de mon humble existence pour le terme de ma vie naturelle.

» Il y a des choses que je peux vous dire, et d'autres que je ne peux pas révéler, alors laissez-moi vous expliquer, brièvement, que le cours entier de ma vie a été changé lorsque j'ai vu pour la première fois la pierre sacrée. Elle était gravée de caractères mystiques, semblables à l'écriture chinoise, mais différents. Selon la tradition, seul un Bouddha vivant pouvait déchiffrer cette écriture sacrée, qui ne pouvait être transmise à aucun de ses disciples, aussi grand ou sage soit-il.

» J'avais, dès ma jeunesse, étudié nos

anciennes écritures, et j'avais appris la signification de nombreux caractères depuis lors totalement obsolètes, ainsi que les anciennes significations de ceux qui avaient été entièrement modifiés. Je croyais fermement, avec mes collègues prêtres, que nul autre que le Bouddha vivant ne pouvait traduire les écrits sur la pierre. Vous pouvez donc juger de ma surprise, lorsque je me suis trouvé capable de traduire plusieurs des idéogrammes gravés sur sa surface sacrée. Je me crus instantanément le véritable détenteur du Karma du Bouddha, et que le Bouddha vivant de mon ordre était un imposteur. En essayant de traduire d'autres caractères, je trouvai la majorité d'entre eux inintelligible pour moi.

» L'une des exigences de mon pèlerinage était que je devais passer quatre heures par jour pendant sept jours, seul à genoux devant la pierre sacrée. Un garde,

posté devant la porte, veillait à ce qu'un seul pèlerin soit admis à la fois. Le lendemain, j'ai caché du matériel d'écriture dans mes vêtements et j'ai passé le temps qui m'était imparti ce jour-là et les cinq jours suivants à copier soigneusement l'écriture sur la pierre.

» J'ai emporté mon prix sans être repéré, mais je ne suis pas retourné à T'ainfu. Au lieu de cela, j'errai de monastère en monastère, de temple en temple, conversant avec les hommes érudits et lisant les anciens documents auxquels, en tant que prêtre pèlerin, on me donnait habituellement accès sans poser de questions. La tâche de traduction, qui avait d'abord semblé facile, me prit dix ans.

» Quand elle fut terminée, je sus qu'elle n'avait pas été écrite par Dieu, comme on le supposait, mais par le premier ancêtre terrestre de ma race, et je me trou-

vai chargé d'une mission qui semblait aussi difficile à remplir que la traduction elle-même. Le cratère que vous avez étudié m'a été décrit, mais son emplacement était inconnu de l'auteur. J'ai été chargé de le trouver et de vous trouver. Il m'a fallu neuf ans pour trouver le cratère, au cours desquels j'en ai visité des milliers, dont aucun ne correspondait exactement à la description. Il m'a fallu un an de plus pour vous trouver et recevoir le signe.

— Puis-je savoir de quel signe vous parlez ? demanda le professeur.

— Mon illustre ancêtre, qui m'a chargé de vous transmettre son message, a dit dans l'écrit que son esprit me surveillerait depuis Magong. Il a prophétisé que vous apparaîtriez à cet endroit, et que lorsque vous le feriez, il m'enverrait un signal brillant depuis sa demeure céleste.



— Et vous avez le signal ?

— Je l'ai et je continue, car il est toujours visible. Regardez ! Il a pointé du doigt la pleine Lune.

Le professeur regarda, puis leva ses jumelles vers ses yeux et les met au point.

— Parbleu ! s'exclama-t-il. Vous avez des yeux exceptionnellement aiguisés. Il y a une lumière brillante, semblable à une étoile, dans le cratère, Aristarque. C'est très rare, d'ailleurs.

— J'ai étudié Magong pendant de nombreuses années, a répondu notre invité, et j'ai entraîné mes yeux à voir des choses cachées au commun des mortels. J'aurais pu utiliser un télescope ou des jumelles, mais pour mon objectif, je n'en ai pas besoin.

— Remarquable ! commenta le profes-

seur. Et cette lumière remplit la prophétie ?

— À la lettre. Permettez-moi donc de délivrer mon message et de partir, car j'ai beaucoup à faire avant que Magong ne voile à nouveau son visage.

Tirant de sa poche une grande et volumineuse enveloppe, l'Oriental se leva et la tendit au professeur avec une profonde inclination.

Se levant avec empressement, le professeur l'accepta avec une inclination aussi basse et digne que celle du donateur.

— Homme de science, dit notre invité. Utilisez ce message comme bon vous semble, car c'est votre privilège, mais vous conférerez une faveur à l'illustre expéditeur et apporterez de multiples bénédictions sur vous-même et vos descendants si vous l'utilisez pour faire progresser la connaissance de

l'humanité.

— Je m'efforcerai de l'utiliser comme vous le demandez, répondit le professeur, et je vous en remercie, ainsi que de la confiance que vous avez placée en moi.

— Ne me remerciez pas, fut la réponse, accompagnée d'un geste significatif vers le ciel. Remerciez P'an-ku.

— Je le ferai, et je le fais. Ne pourrions-nous pas avoir le plaisir de votre compagnie demain ?

— Mille mercis, et autant de regrets, mais ma tâche sera terminée lorsque Magong voilera son visage, et je suis fatigué et voudrais retourner à T'ainfu. Alors adieu.

Il prit son bâton et, sans un mot de plus, partit majestueusement au clair de Lune. La dernière fois que nous l'avons vu,

sa grande silhouette décharnée s'est détachée du ciel pendant un instant sur le bord du cratère.

Avec des doigts tremblants, le professeur a brisé le sceau de l'enveloppe et en a tiré un manuscrit soigneusement écrit. Il était en anglais et il me l'a lu à haute voix, tandis qu'Alamo ronflait bruyamment dans les plis de sa couverture, à plusieurs mètres de là.

Avec la permission du professeur Thompson, je le publie ici pour la première fois, en précisant dès le départ que, bien qu'il semble expliquer de nombreuses questions qui ont intrigué nos principaux scientifiques pendant des centaines d'années, et qu'il n'est pas, à la lumière de nos connaissances actuelles, susceptible d'être prouvé ou réfuté, nous ne pouvons pas garantir sa véracité.

## L'histoire de P'an-Ku

Ayant atteint l'âge avancé de deux cent quatre-vingt-dix-huit années terrestres, et sentant les mains de San-miau, le dévoreur, sinistre messenger du Dieu suprême, T'ien, se resserrer sur ma gorge, pressant lentement mon âme hors de cette vieille coquille de corps, moi, P'an-ku, seigneur des milliers, fondateur d'une nouvelle race, et dernier survivant d'une ancienne, me suis retiré de mes multiples devoirs et plaisirs - la gestion des affaires de mes sujets, la compagnie de mes femmes, de mes enfants et des enfants de mes enfants, qui seront un jour aussi nombreux que les étoiles du ciel - pour écrire l'histoire de mon propre peuple à l'intention de ceux qui auront l'intelligence et le désir de la comprendre.

Pendant un million d'années, les

hommes de ma race ont habité Magong alors qu'elle n'était encore qu'une planète parmi les planètes, une sphère libre, en rotation, avec sa propre orbite non perturbée, à mi-chemin entre les orbites de cette planète et celle de la terrible et dévastatrice planète de guerre, Mars. Pendant la moitié de ce million d'années, un de mes ancêtres - un P'an-ku - s'est assis sur le trône impérial de Magong et a dominé toutes ses terres et ses mers.

Lorsque je suis né, prince héritier de Magong, mon peuple avait atteint un état de civilisation avancé, car beaucoup peut être accompli en un million d'années. Depuis plus de dix mille ans, Magong était en communication avec Mars, la seule autre planète habitée par des êtres intelligents. Pendant plus de cinq mille ans, nos vaisseaux interplanétaires ont visité leur planète, et leurs vaisseaux ont fait des escales amicales sur Ma-

gong, transportant des passagers, des produits manufacturés et des matières premières. Une colonie de leur peuple blanc et pâle, dont j'aurais préféré ne jamais voir le visage, a été fondée sur l'un de nos continents et traitée avec toutes les considérations amicales par nos dirigeants, c'est-à-dire mes ancêtres. Une colonie de notre robuste peuple jaune s'était également installée sur Mars, et avait été reçue avec toutes les apparences de la bonne volonté.

Avant l'âge de seize ans, j'avais appris à naviguer sur un vaisseau spatial, et lorsque j'eus démontré à la satisfaction de mon père que je maîtrisais parfaitement la navigation interplanétaire, il m'accorda un congé de deux ans afin de visiter les planètes intérieures - la Terre, Vénus et Mercure. Ce voyage avait surtout pour but de m'instruire, car ces trois planètes avaient été explorées

des milliers d'années auparavant, et avaient ensuite été visitées à intervalles réguliers par nos expéditions scientifiques dans le but de répertorier les changements évolutifs qui s'y produisaient. Mercure n'avait développé que les plus humbles organismes végétaux. Vénus grouillait de vie, depuis les animalcules unicellulaires microscopiques jusqu'aux reptiles gigantesques à quatre pattes, qui erraient dans ses grandes forêts de fougères et de champignons, certains se nourrissant de ces derniers et d'autres croisances thallophytiques primordiales, d'autres s'attaquant à ces herbivores ou aux créatures de moindre importance qui coexistaient avec eux sur cette planète. Certains d'entre eux avaient développé des ailes membraneuses avec lesquelles ils se déplaçaient maladroitement d'un endroit à l'autre, mais il n'y avait ni oiseaux ni mammifères. Parmi les plantes, aucune ne fleurissait, ne



portait de fruits ou de graines. Toutes se reproduisaient par des spores, des œufs ou par simple fission.

Sur la Terre, un ordre d'évolution supérieur était en cours. De nombreuses plantes, ayant développé des organes sexuels spécialisés, fleurissaient et portaient des fruits. Les oiseaux abandonnèrent les manières et les formes de leurs ancêtres reptiliens - évoluèrent en mille formes et teintes - cultivèrent un plumage glorieux et des voix mélodieuses.

Les mammifères tэтаient et élevaient leurs petits, et l'homme, le plus grand de tous les mammifères, se frayait lentement un chemin vers la suprématie mondiale avec des armes rudimentaires et des outils de bois et de pierre.

À mon retour à Magong, après avoir vi-

sité les planètes intérieures, j'ai supplié mon père de me permettre de visiter Jupiter. Il a refusé catégoriquement de le faire. Le voyage, disait-il, était trop long et dangereux pour un homme de mon âge. De plus, sur un millier de nos navigateurs les plus habiles et les plus expérimentés qui avaient tenté le voyage, un seul était revenu pour le raconter. J'ai donc dû me contenter de plusieurs voyages sur Mars, où, en tant que prince héritier de Magong, j'ai toujours été reçu avec tant de faste que j'aurais aimé avoir la permission d'y aller incognito et de me mêler aux gens du peuple, mais même ce petit plaisir m'a été refusé.

À vingt-cinq ans, j'ai été nommé commandant en chef des marines interplanétaires de Magong. Peu de temps après, des problèmes sont apparus entre mon père et Lido Kan, chef suprême de Mars. Il semble

qu'un certain nombre de Martiens, jaloux des progrès économiques réalisés par nos colons sur cette planète, étaient allés voir Lido Kan avec des récits de malheur, insistant pour qu'ils soient déportés. La pression qu'ils exerçaient sur lui était si forte qu'il a fini par en parler à mon père. La réponse de mon père fut courtoise, mais ferme. Il a insisté sur le fait que si son peuple devait être déporté de Mars, la colonie martienne devait aussi quitter Magong. Lido Kan a fait valoir que son peuple n'avait créé aucune perturbation sur Magong, ni aucune dissension parmi les sujets de mon père, ce qui était assez vrai, et mon père a naturellement rétorqué que ses sujets étaient trop courtois pour même penser à soulever une telle question.

Un mot en entraînant un autre, les choses allèrent de mal en pis, jusqu'à ce qu'un groupe de Martiens attaque et mas-

sacre les habitants d'une de nos colonies. Mon père a immédiatement exigé des excuses impériales de la part de Lido Kan, une punition complète des auteurs du crime et une indemnisation pour les parents de toutes les personnes massacrées. Lido Kan a retardé sa réponse pendant plusieurs jours, mais il a fini par se laisser influencer par les jingoïstes de son royaume et a répondu qu'il ne s'excuserait pas, ne paierait pas d'indemnité et ne punirait aucun de ses sujets, car mon père avait reçu un avertissement juste et opportun. Alors que mon père se demandait ce qu'il devait faire dans cette crise - car il avait toujours été un homme de paix - la nouvelle est arrivée qu'une armée de Martiens avait complètement anéanti nos colonies sur cette planète.

Peu de temps après, le commandant d'un de nos grands vaisseaux interplané-

taires de transport de passagers m'a fait savoir par message électronique que les Martiens ne lui permettaient pas de quitter le port, et que plusieurs centaines de nos vaisseaux étaient retenues de la même manière. J'ai immédiatement quitté Magong avec une flotte de cuirassés, dans l'intention d'exiger leur libération ou de combattre, mais j'ai été rencontré à mi-chemin par une flotte de vaisseaux de guerre martiens.

×××

Le combat qui s'ensuivit fut court et désastreux. Ma flotte utilisait le rayon vert de condensation, froid et diminuant l'énergie, que nous avons développé - la flotte ennemie, le rayon rouge de dispersion, chaud et augmentant l'énergie. Nous avons développé nos rayons verts inter-rotatifs à un tel degré que toute substance touchée par eux se contractait à moins d'un centième de sa

taille normale avec une augmentation correspondante de la densité. Les métaux les plus durs, sous ce rayon, devenaient aussi fragiles que des coquilles d'œuf et plus denses que du plomb pur.

L'effet des rayons rouges des Martiens était inverse, mais tout aussi dévastateur, car ces rayons, tournant en spirale descendante, déchiraient les atomes au contact, rendant les métaux les plus lourds moins denses que l'atmosphère en un instant. Lorsqu'un rayon vert rencontrait un rayon rouge d'intensité égale, ils se neutralisaient mutuellement.

Grâce à une manœuvre supérieure, j'ai réussi à anéantir le dernier cuirassé martien alors que j'avais perdu tous les navires de ma flotte sauf le vaisseau amiral. Celui-ci avait été gravement endommagé par un rayon rouge, et après avoir effectué des réparations temporaires, je suis rentré au port

en boitant tristement.

Lorsque je me suis présenté à mon père dans la salle du trône ce jour-là, il avait un regard plus sévère que tous ceux que j'avais jamais vus.

— Mon fils, a-t-il dit. La guerre est une chose terrible - la pire affliction qui puisse arriver à l'humanité - mais elle est proche et nous devons l'affronter comme des hommes. Les Martiens ont commencé par anéantir nos colonies et attaquer notre flotte. Maintenant, ils sont déterminés à nous éliminer entièrement du système solaire. En ce moment même, ils s'apprêtent à utiliser leur arme la plus redoutable contre nous.

— Quelle est cette arme, ô mon père ?  
J'ai demandé.

— Viens avec moi, mon fils, et je vais te la montrer.

Il m'a conduit jusqu'au grand observatoire au sommet de son palais. Nous traversâmes la salle d'observation générale, où une centaine d'énormes télescopes étaient utilisés en permanence - un millier d'hommes entraînés observaient, enregistraient et manipulaient les instruments. En entrant dans sa salle d'observation privée, mon père a lui-même réglé son énorme télescope sur un objet lointain. Puis il m'a demandé de regarder. J'ai vu ce qui semblait être une énorme spirale de matière nébuleuse se formant près de Mars.

— Ils dégagent des couloirs interplanétaires pour le passage d'une énorme flotte", ai-je dit. "Tu vois, ils collectent tous les corps météoriques sur des millions de kilomètres dans toutes les directions.

— Ils font plus que cela, mon fils, a répondu mon père. Cet appareil de condensa-



tion et de projection de matière, qu'ils utilisaient autrefois pour dégager la voie aux vaisseaux pacifiques, va être utilisé dans un but horriblement meurtrier. As-tu remarqué où ils condensent la masse météorique ?

— Il semble que ce soit sur une ligne entre Magong et Mars, ai-je répondu.

— C'est le cas. Ont-ils déjà condensé de la matière à cet endroit ? Vous savez très bien que non. Ils l'ont toujours concentrée dans une position où elle pouvait être projetée dans l'espace sans nuire à personne.

— Pourquoi, mon père, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que dès que cette nébuleuse synthétique aura atteint un degré suffisant de cohésion et de solidité, elle sera projetée sur nous !

— Que fera-t-elle ? Est-ce qu'elle fera éclater notre planète en morceaux ? Est-ce que tout le monde sera tué ?

— Non. Elle n'est pas assez grande pour cela, mais elle peut faire des dégâts incalculables, et si leur but est bon et qu'ils ne sont pas arrêtés d'une manière ou d'une autre, ils peuvent collecter suffisamment de cette matière dans les ceintures météoriques du système solaire pour dépeupler cette planète.

— Ne pouvons-nous pas les esquiver ? Et la nouvelle centrale de contrôle de la gravité ?

— Cette chose est encore au stade expérimental. De plus, c'est une chose terrible et dangereuse de perturber ou de tenter de modifier l'orbite de Magong. Chaque corps du système solaire est en parfait équilibre

avec tous les autres corps, et un changement trop important, même dans l'orbite de notre propre planète relativement petite, peut causer des dommages incalculables - un bouleversement du schéma des choses, que nous ne pouvons pas prévoir. Il est vrai que nous avons légèrement perturbé le mouvement de Magong, à titre expérimental, mais nous l'avons fait avec prudence, et toujours avec une contre-perturbation suffisante pour le ramener à la bonne place sur son orbite.

Une fois de plus, mon père regarda dans le télescope géant.

— Le projectile est formé et en route, dit-il gravement. Personne ne peut dire où il frappera, pas même ceux qui l'ont envoyé. Il peut écraser ce palais, détruire cette ville. Il peut ne tuer personne ou anéantir un million de personnes. Il peut manquer Magong entièrement, mais ce n'est pas probable. Nous

sommes une trop grande cible. Descendons. Nous n'avons plus rien à apprendre ici pour le moment. Je vais vous montrer la seule arme agressive efficace à laquelle je peux recourir pour le moment. Par celle-ci, et par les flottes interplanétaires restantes sous votre commandement, la question de notre existence même sera déterminée.

Nous sommes descendus au rez-de-chaussée et sommes entrés dans une voiture du réseau de tubes à air comprimé, dans laquelle nous avons été tirés vers l'une des nombreuses stations de laboratoire de physique de Magong. Mon père a présenté Wang Ho, le vénérable scientifique en chef de l'institution.

— Wang Ho, a-t-il dit. Le rayon de désintégration de l'atmosphère est-il prêt ?

— Il est prêt, votre majesté, fut la ré-

ponse.

— Alors entraînez-le sur Mars. Ils veulent la guerre, alors nous allons la leur donner sérieusement. Ils sont déterminés à détruire la surface de notre planète, donc enlevons l'atmosphère de la leur.

— Votre majesté est consciente, je l'espère, qu'une utilisation continue de ce rayon sera suicidaire. Pour chaque dix parsads cubes de leur atmosphère que nous envoyons dans l'espace, nous envoyons également un parsad cube de la nôtre. Si Votre Majesté voulait bien attendre et faire fabriquer un certain nombre de ces projecteurs de rayons en format portable, ils pourraient être fixés aux vaisseaux spatiaux et utilisés sans détruire notre propre atmosphère.

— Malheureusement, répondit mon père, nous ne pouvons pas attendre. La

guerre est en cours. Elle peut être décidée dans quelques jours. Plusieurs semaines seraient nécessaires pour équiper les vaisseaux spatiaux de ces projecteurs de rayons. Non, nous devons nous battre maintenant, ou être battus à jamais. Dirigez le rayon sur eux, et continuez tant qu'ils sont à portée. Nos autres stations de projection prendront le relais, une par une, au fur et à mesure que la planète tournera sur son axe.

Il s'est tourné vers moi.

— Mon fils, a-t-il dit. Toute la flotte de guerre de Magong est entre tes mains. Sauve la flotte si tu peux, toi-même avec elle, mais souviens-toi que ce n'est qu'une barrière, c'est une des protections de Magong. Si la barrière doit être détruite dans l'exercice de ses fonctions, alors ne tentez pas de la sauver au prix de ce qu'elle est censée protéger. Est-ce que tu comprends ?

— Entièrement, père. Je serai prudent et circonspect, mais je n'échouerai pas dans l'accomplissement de mon devoir.

Une fois de plus, nous sommes entrés dans le tube et avons été renvoyés au palais impérial. Après avoir fait mes adieux à ma mère, j'ai dit un dernier au revoir à mon père, et je suis parti sur mon vaisseau amiral. Il y avait des larmes dans les yeux de ma mère lorsqu'elle m'a dit son dernier adieu. Mon père était cependant un homme de fer trop fort pour trahir son émotion dans un tel moment.

×××

Ma flotte de dix mille vaisseaux spatiaux était prête à l'action, n'attendant que mon mot d'ordre. J'avais élaboré un plan audacieux qui, s'il réussissait, pourrait signifier la destruction de la flotte et ma propre mort,

mais permettrait à Magong de gagner la guerre.

Laissant la moitié de mes vaisseaux pour garder la planète contre les vaisseaux ennemis, j'ai pris l'autre moitié et j'ai mis le cap sur Mars. Peu de temps après notre départ, le premier énorme missile des Martiens nous a croisés et, quelques minutes plus tard, il a frappé Magong avec un éclat brillant, laissant un grand cratère sombre dans le sol là où il était tombé. En consultant mes cartes, j'ai découvert qu'il avait atterri sur un petit village d'environ deux cents âmes. Quelle fin soudaine et terrible pour eux !

Alors que nous poursuivions notre route, j'ai vu une autre grande nébuleuse prendre forme en spirale, et j'ai su qu'un deuxième projectile ne tarderait pas à se diriger vers Magong.



J'ai ensuite vu une énorme flotte ennemie partir de Mars, manifestement dans l'intention de rencontrer ma flotte et de lui livrer bataille. Comme cela ne cadrait pas du tout avec mes plans, j'ai immédiatement donné des ordres secrets à tous mes commandants, puis je leur ai demandé de se disperser.

Il y avait près d'un millier de stations d'ondes magnétiques sur Mars, dont la plupart étaient utilisées en permanence en raison des efforts considérables déployés par les Martiens pour écraser Magong. Ces stations envoyaient de puissantes lignes de force magnétiques dirigées par l'homme, qui attiraient toutes les particules de matière relativement petites avec lesquelles elles entraient en contact, vers les stations d'où elles étaient projetées. Cette procédure aurait été dangereuse pour les Martiens eux-mêmes

s'ils n'avaient pas été assez intelligents pour traverser les lignes de force et former des tourbillons contractants, à des centaines de milliers de kilomètres de leur planète. Sous la direction de la station centrale, ces tourbillons étaient combinés et recombinaés à intervalles réguliers, jusqu'à ce que des nébuleuses visibles en résultent. Les nébuleuses étaient condensées par des lignes de force supplémentaires et spéciales à partir de la station centrale, puis projetées sur Magong sous forme d'amas sphériques de pierre et de métal très serrés. Lorsque la station centrale était détournée de la cible par la rotation axiale de la planète, une station de contrôle dupliquée de l'autre côté poursuivait le travail sous le contrôle des mêmes opérateurs.

Pendant la progression de mon vaisseau vers Mars, six de ces énormes amas ont

été projetés sur mon monde. Cinq d'entre eux ont atteint la cible et l'un d'entre eux l'a manquée, pour s'élancer dans l'espace et devenir un astéroïde avec une orbite autour de son propre soleil.

Mon plan était simple et direct. Chacun de mes vaisseaux portait une carte, montrant l'emplacement des mille stations d'ondes ennemies. Chaque station était numérotée et cinq vaisseaux étaient affectés à l'attaque de chacune d'elles.

Mon vaisseau, ainsi que quatre autres des plus puissants de ma marine, portant chacun une batterie de vingt énormes projecteurs de rayons, devaient attaquer la station magnétique centrale.

Alors que nous approchions de Mars, j'ai observé les mouvements de la flotte ennemie, et j'ai vu qu'elle se dirigeait droit vers

Magong, manifestement satisfaite de la dispersion de ma première flotte. Cela convenait parfaitement à mes plans, car je savais que Hia Ku, mon habile lieutenant, leur réserverait un accueil chaleureux avec les cinq mille vaisseaux que j'avais laissés sous son commandement, et que je serais libre de mener mon attaque.

Lorsque je me suis approché de la station centrale d'ondes des Martiens, j'ai vu que mes quatre autres vaisseaux étaient arrivés à l'heure et j'ai ordonné l'attaque. Nous avons été découverts presque instantanément, et un millier de rayons rouges ont été projetés sur nous, mais nous avons pu les neutraliser en lançant un barrage de rayons verts. Puis, un certain nombre de vaisseaux spatiaux martiens, réservés à la garde de la station centrale, se sont levés et nous ont attaqués par le haut. L'un de leurs rayons a

percé notre barrage supérieur et l'un de nos vaisseaux, dont les commandes ont été détruites, a plongé vertigineusement vers le sol, mais a été désintégré par les rayons rouges avant d'avoir fait la moitié du chemin.

Avec la disparition de ce vaisseau, mon barrage était affaibli, et je savais que ce ne serait qu'une question de minutes avant que nous ne connaissions tous le même sort. Alors qu'une mort certaine nous attendait, j'ai réfléchi rapidement et j'ai donné des ordres tout aussi rapidement, décidant qu'en passant, nous devrions au moins paralyser la station centrale d'ondes de l'ennemi. Mes vaisseaux répondirent instantanément à mes ordres, et en un instant, tous plongèrent directement vers le bas, temporairement protégés au-dessus et au-dessous par notre barrage de rayons verts - notre objectif étant le dôme de verre de la station centrale d'ondes.

J'espérais qu'en nous écrasant à travers ce dôme, nous détruirions, ou du moins paralyserions cette station, ce qui gênerait les Martiens et donnerait à mon père le temps nécessaire pour équiper d'autres vaisseaux de destructeurs d'atmosphère, assurant ainsi la victoire de Magong.

Mais les Martiens étaient trop malins pour moi. Ils ont dû soudainement concentrer leurs lignes de force magnétique sur nos vaisseaux, formant un tourbillon de contraction à une courte distance au-dessus du dôme, car nous avons perdu le contrôle de tous les vaisseaux simultanément. Ils ont tourné l'un autour de l'autre pendant un moment, puis se sont écrasés. Avec ce crash, j'ai perdu conscience...

Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais allongé sur un banc métallique auquel on avait attaché mes mains et mes pieds. De-

bout au-dessus de moi, un sourire narquois sur son visage pâle, se tenait Lido Kan, chef suprême de Mars.

— Que s'est-il passé ? J'ai demandé, désespéré. Où sont mes hommes ?

— Ils sont tous morts, sauf vous, répondit-il, quand nous avons fait s'écraser vos vaisseaux. J'avais pensé les faire descendre doucement, mais la rage de mon opérateur a eu raison de lui, et il a fait s'écraser les quatre. Je ne peux pas comprendre comment il se fait que vous ayez survécu à ce crash. C'était une évasion miraculeuse.

— Peut-être ai-je été sauvé dans un but précis, ai-je répondu. Le chef suprême de l'univers est omniscient.

— Moi, au moins, je t'ai gardé dans un but précis, a répondu Lido Kan, sauvagement. Allongé ici sur le dos, tu vas assister à

la destruction de ton monde.

Il appuya sur un levier et une plaque métallique incurvée glissa du plafond vers l'arrière, révélant une grande lentille en forme de dôme qui regardait dans l'espace.

— L'empire de P'an-ku est condamné, a-t-il poursuivi. Pendant que ce côté de notre planète est tourné vers Magong, vous assisterez à sa destruction à travers cette lentille. Dès que nous serons hors de portée, la lentille deviendra un écran qui vous donnera les scènes de bataille vues de notre station de l'autre côté. Je suis fier de dire que c'est une invention plutôt intelligente de ma part.

Je n'ai pas répondu, mais j'ai regardé avec impatience vers Magong. Déjà, le visage de ma planète, autrefois si beau, se ternissait et s'enlaidissait à cause de cette maladie cruelle qu'est la guerre.



— Vous êtes un petit malin, a poursuivi mon ravisseur en observant attentivement mes traits, mais pas assez malin pour Lido Kan. Vos vaisseaux ont détruit deux cents de mes stations d'ondes magnétiques, mais il ne faudra pas longtemps pour les reconstruire, et en attendant, les autres fonctionnent très bien, comme vous pourrez le constater. Au moins la moitié de la population de Magong a déjà été détruite par mes projectiles.

— Ne soyez pas trop sûr de la victoire, ai-je répondu. Quand vous aurez détruit Magong, vous pourriez vous retrouver sans atmosphère.

— Pas vraiment. Il faudra plusieurs jours à votre père pour détruire notre atmosphère. Une semaine me suffira pour réduire au silence ses projecteurs de rayons et exterminer son peuple. Mais trêve de bavardages. Je dois m'atteler à la sinistre tâche qui m'at-

tend. Je vous laisse à l'agréable contemplation de la dissolution de votre héritage, l'empire de Magong.

×××

Laissé tout seul dans la petite pièce nue de l'observatoire, je me suis allongé sur le dos et j'ai observé la progression de la bataille. Au-dessus de moi, les Martiens formaient un énorme amas de matériaux météoriques. Il était déjà au moins dix fois plus grand que celui qu'ils avaient projeté vers à Magong, et ils continuaient à l'agrandir. Bientôt, j'ai vu qu'il était prêt à être projeté. Les machines de l'édifice qui m'entourait ont poussé un formidable rugissement, et l'énorme globe a été projeté vers l'extérieur, mais pas en direction de Magong. Il décrit une courte courbe et commence à tomber directement sur Mars. Une fois de plus, la machinerie du projecteur a rugi, et une fois de

plus, la sphère a été projetée vers l'extérieur, mais elle est revenue, attirée par la terrible attraction de la gravité de Mars sur sa grande masse.

Un sentiment d'exaltation m'envahit, alors que je voyais que mes ennemis échouaient, encore et encore, dans leurs efforts pour projeter la sphère. Il me semblait qu'ils avaient attiré la destruction sur leurs propres têtes. Mais Lido Kan n'était pas sans ressource. Soudain, j'ai entendu un rugissement plus terrible que celui de la machine précédente. Une grande section se détacha de la puissante sphère, et simultanément, les plus grands et les plus petits morceaux furent projetés obliquement dans l'espace. Cette fois, ils ne retombèrent pas, mais continuèrent à se déplacer en suivant des trajectoires courbes. Le plus petit, qui se déplaçait beaucoup plus rapidement que le plus

grand, disparut bientôt de la vue, mais il réapparut quelques heures plus tard. Le plus grand, qui se déplaçait plus majestueusement dans le ciel, semblait voyager dans une direction opposée à celle prise par le plus petit, en raison de son mouvement plus lent et de la rotation axiale de la planète. J'avais assisté à la formation des Lunes de Mars.

Ayant échoué dans sa tentative de lancer un projectile aussi énorme. Lido Kan s'est à nouveau concentré sur le tir de projectiles plus petits. Heure après heure, je regardais, ma lentille se transformant en écran lorsque Mars détournait son visage de Magong, et chaque heure ajoutait à mon chagrin en voyant la surface de ma planète se transformer en énormes cratères aux bords escarpés. Un préposé m'a ensuite apporté à manger et à boire. Ensuite, j'ai dormi à intervalles irréguliers.

Les jours ont passé, et j'ai détecté de nouvelles tactiques de la part de mon père. Il a manifestement décidé de tout risquer pour tenter d'éviter les projectiles, car j'ai vu que Magong sortait de son orbite - se rapprochant du soleil d'une manière excentrique qui rendrait difficile pour un opérateur de viser correctement et de chronométrer un projectile destiné à la frapper.

Bientôt, j'ai vu qu'il s'était déplacé dans l'orbite de la Terre, puis au-delà, entre les orbites de la Terre et de Vénus. Au début, je n'arrivais pas à comprendre ses plans, mais peu à peu, ils m'apparaissaient, car je voyais la Terre arriver et Magong se placer derrière elle. Il avait l'intention, j'en étais sûr, d'utiliser la plus grande planète comme un bouclier contre les projectiles martiens dévastateurs.

Cependant, quelque chose a dû mal

tourner dans sa station de contrôle, car Magong est tombé derrière la Terre dans sa course autour du soleil, puis s'est relevé, traversant son orbite derrière elle, et s'est précipité pour la rattraper une fois de plus - cette fois en dehors de l'orbite de la Terre, entre la Terre et Mars. Quelque chose s'est également produit dans la rotation de Magong sur son axe. Alors qu'elle tournait auparavant une fois toutes les douze heures, elle tourne maintenant avec une lenteur extrême. Dépassant la Terre, elle continuait sur une certaine distance, puis s'arrêtait et se repliait une fois de plus pour attendre la grande planète. Magong, je le voyais clairement, était pris dans le filet de gravité de la Terre. Elle était ainsi devenue un satellite de cette planète, tout comme l'énorme projectile brisé de Lido Kan était devenu deux satellites de Mars.

Une fois qu'il s'était habitué à sa nouvelle orbite, Lido Kan continuait à bombarder impitoyablement Magong avec une précision mortelle. Une fois, et une seule fois, je l'ai vu rater son coup, le projectile, relativement petit, dépassant Magong et frappant quelque part sur la planète Terre - je ne pouvais pas dire où à cause de l'enveloppe de nuages argentés qui cachait sa surface à la vue.

Bien que les quatre cinquièmes de sa population aient été décimés à ce moment-là, je savais que Magong continuait à se battre, car l'atmosphère de ma chambre se faisait chaque jour plus rare, jusqu'à ce que respirer devienne un effort douloureux.

Un jour, Lido Kan est entré dans ma chambre. Il portait dans le dos un appareil contenant de l'air concentré, dont il prenait de temps en temps des bouchées.

— Je viens prendre congé de toi, jeune rejeton de P'an-ku, dit-il. Mon peuple meurt par millions par manque d'air, grâce aux rayons infernaux que ton père a réussi à maintenir braqués sur nous. Notre atmosphère dissipée ne peut être ramenée, et nous ne pourrions en fabriquer une nouvelle, à partir des éléments enfermés dans le sol, en moins de mille ans. Je pars donc, avec les cinq cents grands vaisseaux spatiaux que je possède encore, dans le but de coloniser la planète Terre, humide, malsaine et sauvage. Je laisserai mes stations de projection d'ondes habitées, chacune étant pourvue d'une réserve d'air concentré et engagée à poursuivre le bombardement de Magong jusqu'à ce que la mort les emporte.

» Je laisserai l'une de vos mains libres, et vous laisserai de la nourriture et de l'eau en abondance, de sorte que lorsque la mort



vous rattrapera, vous serez tués par votre propre père, alors qu'il continue à dissiper notre atmosphère. Et donc, adieu.

Il est sorti, et peu après, mon accompagnateur est entré, a placé un réservoir d'eau et un grand panier de nourriture à portée de main, et a délié une de mes mains. Puis il sortit lui aussi, et je restai seul, haletant, alors que l'atmosphère continuait à se raréfier.

Bientôt, je vis la flotte du Lido Kan se mettre en route. Instantanément, avec la fine pointe d'un de mes bâtons à manger, j'ai commencé à crocheter les serrures de mes entraves. En une heure, je me suis libéré. Trouvant ma porte déverrouillée, je me suis précipité hors de la pièce. Puis je suis entré par hasard dans la grande pièce déserte d'où les messages officiels de l'espace martien par visiphone avaient été envoyés à Magong.

En ouvrant un interrupteur, j'ai constaté que l'électricité était toujours en marche et j'ai appelé le poste de mon père. Mon cœur a fait un bond de joie lorsque son visage est soudainement apparu sur le disque devant moi.

— Avez-vous encore des vaisseaux spatiaux ? Lui ai-je demandé, après que nous ayons échangé nos salutations.

— Pas tout à fait un millier.

— Et Hia Ku vit-il encore ?

— Il vit, et commande la flotte pendant votre absence.

— Alors envoyez-le immédiatement trouver et détruire la flotte de Lido Kan, qui vient de partir d'ici avec cinq cents navires, avec l'intention de coloniser la Terre.

— L'atmosphère est donc presque dissi-

pée ?

— Elle l'est.

— Mais qu'en est-il de toi, mon fils ? Y a-t-il encore des vaisseaux dans lesquels tu pourrais rentrer ?

— Il n'y en a aucun à proximité, et je n'ai plus la force d'aller en chercher d'autres. Ma mort n'est qu'une question d'heures, et je suis résigné à mon sort.

— Ne désespère pas, car moi, ton père, je vais te sauver. Je vais couper immédiatement les rayons destructeurs d'atmosphère et un petit vaisseau rapide sera là pour te ramener en moins de quatre heures.

×××

Je retournai dans la pièce où j'avais été emprisonné, pour guetter le vaisseau spatial, et, fidèle à la parole de mon père, il apparut

en moins de quatre heures - un minuscule vaisseau à un seul homme. Je me suis précipité sur le toit, et je l'ai atteint juste au moment où le vaisseau descendait. Un homme en est sorti - un vieux et fidèle serviteur de mon père.

— Le vaisseau de Sa Majesté, votre père. Altesse, a-t-il dit.

— Mais pourquoi un vaisseau avec un seul homme ? J'ai demandé.

— Hia Ku a pris tous les autres lorsqu'il est parti attaquer la flotte de Lido Kan, a-t-il répondu.

Puis, avant que je ne puisse l'en empêcher, il a pris un petit projecteur de rayons verts à sa ceinture et a appuyé le museau sur son abdomen. Avec un haletant « *Adieu, Altesse* », le brave et loyal compagnon est tombé mort à mes pieds.

Me précipitant une fois de plus en bas, je suis entré dans la salle du visiophone éthéré et j'ai appelé mon père. Son visage est apparu dans le disque. Je lui ai raconté ce que son messenger avait fait, et des larmes ont coulé de ses yeux.

— Juste un autre sacrifice à la rapacité de Lido Kan, a-t-il dit. Monte dans ton vaisseau, je vais rallumer les rayons.

Je n'ai pas perdu de temps pour regagner le petit bateau et m'éloigner de Mars. J'avancais rapidement vers Magong, quand soudain je suis tombé sur les restes des deux flottes de combat. Il ne restait que trois de nos vaisseaux et ils étaient assiégés par quatre vaisseaux ennemis. Les deux vaisseaux amiraux étaient encore intacts, et à ce moment-là, ils se battaient en duel avec leurs énormes projecteurs de rayons - vert contre rouge. Comme je m'approchais d'eux, l'un de

nos vaisseaux a été coupé en deux par un rayon rouge, les moitiés se sont précipitées dans l'espace.

Je n'avais qu'un petit projecteur de rayons sur mon pont avant - une arme bien chétive face à celles des énormes cuirassés, mais j'étais déterminé à participer à ce combat inégal. Choisisant la tourelle du timonier du vaisseau ennemi le plus proche, j'ai plongé vers lui. Mon approche dans le minuscule vaisseau n'a apparemment pas été perçue, et je n'ai allumé mon rayon vert qu'à moins de mille pieds de ma cible. Lorsque le rayon l'a frappé, la tourelle s'est instantanément effondrée, et le vaisseau, hors de contrôle, a pivoté sur le côté, dispersant le barrage de rayons et laissant sa coque sans protection. J'ai instantanément tourné le nez de mon vaisseau vers le haut et suis passé au-dessus d'elle, remarquant qu'elle avait

été brisée par les énormes rayons verts de nos deux cuirassés restants.

Sans faire de pause pour donner à l'ennemi une chance de comprendre ce qui s'était passé, j'ai rapidement plongé sur la tourelle du timonier du navire suivant. Une fois de plus, mon petit rayon a fait perdre le contrôle d'un puissant navire, qui a été détruit par les rayons verts du Hia Ku. Cette fois, cependant, je n'en suis pas sorti indemne, car l'un des rayons rouges du second vaisseau, tirant sauvagement vers le haut alors qu'il perdait le contrôle, avait emporté une partie de mon pont avant.

J'ai essayé de fermer la plaque de sécurité sous mon tableau de bord, pour empêcher mon air et ma chaleur de s'échapper dans l'espace, mais elle est restée coincée, et un froid proche du zéro absolu m'a envahi. Les mains engourdis, j'ai tiré frénétique-

ment sur la plaque récalcitrante et, en un instant, je l'ai remise en place. Entre-temps, cependant, mon petit vaisseau rapide s'était éloigné sans contrôle jusqu'à une position située à près de mille milles des quatre combattants restants.

Je l'ai fait pivoter et me suis dirigé vers la scène de la bataille une fois de plus. C'est alors que j'ai vu quelque chose qui m'a arraché un cri d'horreur - un énorme amas de météores en provenance de Mars se précipitant directement sur les quatre vaisseaux. Je n'ai pas eu le temps de leur faire signe - de faire quoi que ce soit, en fait. Un instant plus tard, il les frappait, et les quatre combattants disparaissaient dans un éclair aveuglant sans que leur apparition ait eu le moindre effet sur la trajectoire ou la masse du projectile.

Le cœur lourd, j'ai tourné mon vais-



seau vers Magong. Peu de temps après, j'ai vu le projectile frapper. Il y avait une petite carte à bord, et en m'y référant, j'ai découvert qu'il avait détruit l'une de nos stations de rayons désintégrateurs d'atmosphère.

Une course de deux heures m'a conduit à Magong, pendant laquelle quatre autres énormes projectiles sont passés à toute allure devant moi pour accomplir leur mission de mort. Alors que je me dirigeais vers le palais de mon père, un cinquième projectile me dépassa, projetant mon minuscule engin dans l'atmosphère comme une feuille prise dans un tourbillon. Lorsque j'ai réussi à le redresser et à regarder vers le bas une fois de plus, un frisson d'horreur m'a envahi, car ce dernier messenger de la mort avait creusé une énorme fosse de plus de soixante miles de diamètre, et le centre de la fosse marquait l'endroit où se trouvait le pa-

lais de mon père. Mes parents bien-aimés n'étaient plus. P'an-ku, le puissant monarque, était mort. J'étais P'an-ku, souverain d'une terre désolée qui avait été autrefois le puissant et florissant empire de Magong.

Je me suis posé près du bord de l'énorme cratère et suis sorti de mon vaisseau. Un instant plus tard, le souffle coupé, je me suis précipité à l'intérieur et j'ai refermé la porte. L'atmosphère de Magong avait presque disparu. Avec ses énormes projecteurs de rayons toujours en marche, elle se suicidait pour que son ennemi détesté soit détruit.

Me levant, je me suis dirigé vers la station de projecteurs de rayons la plus proche. Je m'en suis approché et j'ai regardé par les fenêtres. Pas une âme vivante n'a salué mon regard, mais il y avait beaucoup de cadavres sur le sol. Les projecteurs, cependant, fonc-

tionnaient toujours - dirigés par des machines réglées pour maintenir leurs rayons sur Mars jusqu'à ce qu'ils cessent de fonctionner par manque d'énergie.

De temps à autre, un amas de météorites frappait Magong, mais ils étaient de moins en moins nombreux - un signe certain que leurs projecteurs succombaient, un par un, aux rayons mortels que notre peuple avait envoyé vers leur planète. Me levant, je me suis dirigé vers le monde le plus proche qui pourrait supporter la vie humaine : la Terre. C'était un voyage de deux bonnes heures, et je notai avec inquiétude que je n'avais qu'une petite réserve d'air concentré dans mon réservoir - assez pour me durer environ quarante-cinq minutes en l'utilisant judicieusement.

Pressant le levier de contrôle de la vitesse au maximum, je me suis précipité vers

la Terre avec une rapidité super-météorique. Quarante-cinq minutes se sont écoulées, et la Terre, bien qu'elle se profile devant moi, est toujours à des milliers de kilomètres. En jetant un coup d'œil à l'indicateur de mon réservoir d'air, j'ai vu qu'il affichait zéro. J'ai fermé mes soupapes d'évacuation d'air vicié et j'ai respiré aussi légèrement que possible. Je sentis bientôt une léthargie mortelle s'emparer de moi. En exerçant ma volonté au maximum, j'ai réussi à garder le contrôle de mes sens pendant quelques minutes encore.

Soudain, ma conscience faiblissante a enregistré le fait que mes instruments indiquaient que j'avais presque atteint la limite extérieure de l'atmosphère terrestre. Y pénétrer à la vitesse à laquelle je me déplaçais aurait signifié une mort soudaine et flamboyante. J'ai réussi à faire deux choses avant que mes sens ne s'évanouissent : régler mon

levier de commande à basse vitesse et détacher la porte à côté de moi. Puis vint le néant.

×××

Lorsque j'ai repris conscience, j'étais allongé sur le sol en terre d'une grande hutte aux murs de boue. Autour de moi se tenait un groupe effrayé de sauvages à la peau claire et à moitié nus. Je me suis redressé et, ce faisant, la terre a tremblé sous moi et une partie du mur de boue s'est effondrée, écrasant trois hommes et une femme. Les autres sauvages se sont prosternés autour de moi avec tous les signes d'une peur superstitieuse.

Je fis signe que j'avais faim, et on m'apporta instantanément à manger et à boire - un énorme morceau de viande brûlée et une boisson blanche et aigre dont j'appris

par la suite qu'elle était le lait fermenté d'un animal. Je mangeai et bus, et me sentant plus fort, je me levai et sortis de la hutte, marchant comme si mon corps avait été lesté de plomb à cause de l'énorme attraction gravitationnelle de la planète. Alors que je faisais cela, la terre a tremblé une fois de plus et la hutte s'est complètement effondrée.

Par des signes, j'ai finalement fait comprendre aux sauvages terrorisés que je voulais savoir où se trouvait mon vaisseau spatial. L'un d'eux, qui semblait plus audacieux que les autres, me conduisit à un endroit où une énorme fissure baillait dans le sol dur. Au fond de cette fissure, j'ai vu le vaisseau coincé. Je cherchais un moyen de le sauver, lorsque la terre a tremblé et que la fissure s'est refermée sur lui.

Ainsi coupé des voyages interplanétaires - car je ne savais pas comment

construire un autre vaisseau spatial - je me retrouvai sur Terre. Je me suis immédiatement mis à apprendre la langue simple des sauvages, vivant dans une habitation de peaux attachées à des poteaux, à cause des fréquentes secousses telluriques. Je savais que ces secousses, ainsi que les nombreuses éruptions volcaniques, les orages terribles, les pluies météoriques et les manifestations électromagnétiques provenant des régions polaires, étaient les résultats de la récente proximité constante de Magong avec la Terre, et que les choses retrouveraient leur équilibre avec le temps. Les sauvages, cependant, croyaient que l'arrivée de « *la grande lumière de la nuit* » et les phénomènes terrifiants qui s'ensuivaient étaient dus à un pouvoir magique que je possédais, et j'étais donc adoré comme un dieu.

Des offrandes propitiatoires de nourri-

ture, de troupeaux et de peaux d'animaux me parvenaient des tribus voisines sur des centaines de kilomètres dans toutes les directions. Peu à peu, les tremblements de terre se calmèrent, les éruptions volcaniques cessèrent d'être continues, les pluies météoriques devinrent moins fréquentes et les éléments moins destructeurs.

Au bout d'un an, j'épousai la fille du chef de la tribu dans laquelle j'étais tombé. D'autres chefs, apprenant que le dieu épousait des femmes, s'empressèrent de lui offrir la main de leurs filles.

J'ai épousé l'une d'entre elles de temps à autre, concluant ainsi avec les tribus des alliances qu'aucune ne souhaitait rompre. Je devins immensément riche, comme l'était la richesse de ces gens, et me construisis un immense palais de pierre taillée, supervisant personnellement le travail de ma horde d'ou-



vriers non qualifiés. J'ai également construit un temple pour le culte du grand dieu T'ien, souverain suprême de l'univers, et j'ai appris à mon peuple à le vénérer et à ne me considérer que comme son vicaire terrestre.

La plupart de mes nombreuses épouses me donnèrent des enfants, et j'étais reconnaissant du fait que tous, au lieu de ressembler au peuple de leur mère, avaient la peau jaune, les cheveux noirs raides et les yeux bridés de ma race. Mes enfants grandirent et épousèrent des femmes et des hommes sauvages, mais la physionomie de leur progéniture fut légèrement modifiée. Au fil des ans, j'ai appris que ces gens, y compris mes enfants et mes descendants, vivaient rarement plus d'un siècle, leur durée de vie moyenne étant d'environ soixante-dix ans. Lorsque j'ai passé le cap du siècle sans montrer aucun signe de sénilité, on a dit que j'étais un im-

mortel. Cette croyance augmentait mon pouvoir, et par conséquent je ne niais ni n'affirmais sa vérité, même si je savais que je devais être d'âge moyen à deux cents ans et que je serais probablement mort avant d'avoir parcouru une grande partie de mon troisième siècle d'existence, car trois siècles étaient la durée de vie moyenne de ma race, et un total de quatre siècles était rarement atteint.

Ayant maintenant atteint ma deux-cent-quatre-vingt-dix-huitième année, je suis prêt à retourner auprès de mon créateur, laissant cent mille descendants – une race fière qui a depuis longtemps cessé de se marier avec les sauvages à la peau blanche. Ils sont connus sous le nom de peuple céleste, et j'en ai fait les seigneurs des races inférieures de mon puissant empire.

Ce document, que j'ai gravé de mes

propres mains sur une pierre qui défie les âges, sera scellé dans la grotte dans laquelle je le taille. J'ai calculé que, dans pas moins de cinq mille ans, la porte de la grotte sera révélée par l'érosion.

À mesure que la fin approche, je ressens le don de prévision - l'envie de prophétiser. Lorsque mon message sera trouvé, mes descendants se compteront par millions. Ils ne seront pas des scientifiques, mais des religieux. Je vois cette tendance persister en eux, jusqu'à ce jour, et cela continuera. Bien que je leur aie appris à lire et à écrire la langue de mon peuple, et à vénérer le T'ien, j'ai depuis longtemps abandonné toute tentative de leur enseigner la science. Tous mes efforts pour leur faire comprendre ne seraient-ce que les rudiments de l'astronomie et de la physique ont été vains. Mes plus simples déclarations dans ce sens étaient interprétées

comme des énoncés religieux symboliques et s'enroulaient autour de croyances superstitieuses.

La langue pure de mes ancêtres, ainsi que les caractères que je leur ai enseignés, subissent un changement progressif. Il se peut que, dans cinq-mille ans, cette écriture soit inintelligible pour mes descendants. Le temps, cependant, devrait susciter parmi eux un homme qui aura l'intelligence et la persévérance nécessaires pour la déchiffrer. Je l'imagine cependant comme un homme studieux de la religion, et donc peu intéressé par ses aspects scientifiques - et mon esprit scientifique aspire à communiquer avec d'autres de son espèce - des esprits qui comprendront.

À mon descendant, je donne donc cette charge :

Traduis cet écrit dans les langues des principales nations de la Terre. Puis pars en voyage vers un endroit où tu trouveras un cratère de trois quarts de mile de large et de plus de cinq cent cinquante pieds de profondeur, entourée d'un mur de cent cinquante pieds de haut. Mes chiffres sont approximatifs, car ce ne sont que des calculs, basés sur la taille et la vitesse de la masse météorique que Mars a projetée sur la Terre.

Parce qu'il est unique sur la Terre, et qu'il ressemble exactement aux fosses de ma planète natale, les hommes de science qui s'intéressent à Magong finiront par le visiter. Lorsque vous l'aurez trouvé, vous vous cacherez dans le voisinage et observerez ces hommes. Chaque fois que vous verrez un véritable visiteur scientifique, observez le visage de Magong pour y déceler un signe. Lorsqu'une lumière vive apparaîtra, tu sau-

ras que mon âme a reconnu la bonne personne, et t'a fait signe depuis sa demeure céleste.

Remets-lui une traduction de cet écrit dans sa propre langue, et vaquer à tes occupations avec ma bénédiction, car c'est à lui et à ses semblables que j'adresse ce message en tant que scientifique.

Et maintenant, alors que je mets un point final à l'histoire de ma vie, je me remémore une longue et heureuse existence passée sur Terre, mais chaque fois que je regarde Magong, je ne peux m'empêcher de penser à ce qui aurait pu se passer, s'il n'y avait pas eu cet horrible fléau créé par l'homme qu'est la guerre. Je ne peux pas non plus réprimer un sentiment de tristesse à la vue de mon monde parmi les mondes, autrefois fier, qui n'est plus qu'un modeste satellite, son visage sans vie, marqué par la

guerre, tourné vers son nouveau maître, la  
Terre, avec tristesse et soumission.